Thomas FRANCK, *Lecture phénoménologique du discours romanesque. Rhétorique du corps dans le roman existentialiste et le Nouveau Roman*

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Le Discours philosophique, 2017, 288 pages

Laurent Husson

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/16762>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.16762

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2018

Pagination : 384-386

ISBN : 978-2-8143-0543-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Laurent Husson, « Thomas FRANCK, *Lecture phénoménologique du discours romanesque. Rhétorique du corps dans le roman existentialiste et le Nouveau Roman* », *Questions de communication* [En ligne], 34 | 2018, mis en ligne le 31 décembre 2018, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/16762> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.16762>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2022.

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0

Thomas FRANCK, *Lecture phénoménologique du discours romanesque. Rhétorique du corps dans le roman existentialiste et le Nouveau Roman*

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Le Discours philosophique, 2017, 288 pages

Laurent Husson

RÉFÉRENCE

Thomas FRANCK, *Lecture phénoménologique du discours romanesque. Rhétorique du corps dans le roman existentialiste et le Nouveau Roman*, Limoges, Lambert-Lucas, coll. Le Discours philosophique, 2017, 288 pages

- 1 Le projet du présent ouvrage – à la croisée de la sémiotique, de la philosophie et de la littérature – est original. Il ambitionne de proposer une « lecture phénoménologique », c'est-à-dire non pas de faire jouer à la littérature le rôle d'illustration d'une théorie philosophique, mais plutôt de mettre en œuvre une lecture réciproque de l'une par l'autre. Il s'agit notamment de proposer une lecture croisée de deux orientations littéraires, dont l'une – le nouveau roman – se définit apparemment en opposition à l'autre, tout en s'en nourrissant. Selon Michel Collot (cité par l'auteur p. 29), la littérature « est à sa manière une phénoménologie ». Thomas Franck se propose d'articuler une « perspective rhétorique » (p. 15) qui se déploie notamment à partir du corps phénoménologique, c'est-à-dire de ce corps qui – pour reprendre Maurice Merleau-Ponty – est aussi expression et l'expression corps.
- 2 Pour le « roman existentialiste » (p. 79) – école qui n'existe pas comme telle selon l'auteur – le corpus envisagé – la période 1938-1945 – s'arrête juste avant l'après-

guerre, celle-ci développant d'autres problématiques, notamment les « thèses de l'engagement » (*ibid.*). Pour le nouveau roman, le corpus est un peu élargi puisque, outre la période 1948-1956, il inclut *in fine* l'œuvre de Jean-Marie Gustave Le Clézio (pp. 164-185). En ce qui concerne le corpus philosophique, Thomas Frank préfère prendre appui sur les analyses de Maurice Merleau-Ponty plutôt que sur celles de Jean-Paul Sartre, alors qu'on pourrait attendre qu'il s'attache principalement à ce dernier, dans la mesure où il est romancier et philosophe. De plus, plusieurs de ses publications théoriques relèvent aussi de la théorie littéraire et c'est également contre lui que s'est positionné le nouveau roman. Ce refus, cependant, n'est ni absolu, ni complètement illégitime en raison de la nécessité méthodologique d'un tiers médiateur au regard du corpus considéré, ce qui permet ainsi de « modérer les critiques partisans à l'encontre du roman existentialiste » (p. 182) tout en éclairant certains excès de la position des théoriciens du nouveau roman.

- 3 Le projet se déploie en quatre temps : le premier (pp. 43-98) consiste en une approche socio-historique envisageant l'influence des réflexions philosophiques relatives à « l'appréhension du monde objectif » (p. 43) à l'orée du *xx^e* siècle et dont la phénoménologie est un représentant significatif. Cependant, il ne s'agit « nullement de réaliser un historique des lectures phénoménologiques possibles en littérature française, mais plutôt de comprendre en quoi le contexte intellectuel, culturel et sociologique a pu amener certaines pratiques littéraires préfigurant les esthétiques des deux mouvements analysés » (p. 48). L'influence de la phénoménologie et de la philosophie de la conscience sur l'histoire littéraire française du début du *xx^e* siècle est envisagée au travers de certaines figures (la première réception des phénoménologies allemandes, Henri Bergson), de problèmes (la crise du réalisme à partir de certains textes littéraires « pré-phénoménologiques » (p. 61), comme le traitement de la figure d'Albertine dans *Sodome et Gomorrhe* de Marcel Proust, l'unanimisme de Jules Romains dans *Jean-Christophe*, précurseur du simultanisme). Dans ce cadre d'analyse, l'opposition entre roman « existentialiste » et « nouveau roman » peut être vue comme recouvrant l'opposition entre la conscience sartrienne et le *Dasein* heideggerien, le narrateur sartrien étant caractérisé comme « précis[ant] d'emblée l'élément réflexif » (p. 81) et comme étant centré sur la situation (ce qu'on voit aussi dans *L'Étranger* d'Albert Camus ou dans *L'Invitée* de Simone de Beauvoir). Le lien du nouveau roman avec le *Dasein* heideggerien est plus indirect et pas fait par les auteurs eux-mêmes : il ne se comprend que si, au-delà du « réalisme froid » (p. 87), le « retour aux choses mêmes » renvoie à « l'homme [qui] s'extasie, se perd dans ce monde qui ne peut exister que par lui » (*ibid.*). Au-delà de cette opposition, un geste commun peut être relevé, celui de l'époche phénoménologique dans sa dimension de négation radicale qui se constitue dans une écriture distanciée dont Thomas Franck analyse plusieurs exemples tirés de *L'Herbe* de Claude Simon ou de *La Modification* de Michel Butor.
- 4 Le deuxième temps (pp. 99-185) se focalise de manière plus précise sur les « rhétoriques romanesques du corps phénoménologique » (p. 99). La question est abordée à partir de l'opposition entre Jean-Paul Sartre et Alain Robbe-Grillet, par exemple dans la fonction de « communication souterraine » (p. 100) de la métaphore et, de manière plus générale, dans la revendication par Alain Robbe-Grillet d'une objectalité préconisée par le roman *La Jalousie* (p. 101) renvoyant à un monde débarrassé de toute conscience humaine, ce qui se traduit par une « littérature de surface et non de profondeur » (p. 103), par opposition à la « réalité constamment investie de qualités psychologiques » (p. 104) de *La Nausée*. Comme le montre l'exemple de Nathalie Sarraute, cette opposition

– qui a pu être interprétée comme une opposition entre « littérature phénoménale » et « littérature de la phénoménalité » (p. 107) – n'est cependant pas absolue et sera plus tard à nuancer. Si l'*epochè* a pu être considérée comme un geste commun, elle serait néanmoins différente en ce que « l'*epochè* des romans existentialiste est *extra-diégétique* alors que celle du nouveau roman est *intra-diégétique* » (p. 109), c'est-à-dire non « mise en scène mais appliquée au cœur même de l'écriture et de la description romanesque » (p. 109), cette différence rendant pour un Alain Robbe-Grillet l'écriture de Jean-Paul Sartre infidèle aux traits les plus avancés de sa philosophie. L'œuvre d'Albert Camus, elle, se situe entre les deux. Cependant, l'écart entre la théorie romanesque et la pratique de l'écriture est aussi présent dans le nouveau roman, notamment en ce qui concerne l'usage de la métaphore ainsi qu'en ce qui concerne le rôle des qualités des objets. L'un des enjeux de ce croisement – et ce pour quoi l'usage de Maurice Merleau-Ponty est ici éclairant au regard du nouveau roman – est la constitution et/ou la révélation dans l'écriture d'une « chair du monde » (p. 182).

- 5 Cette dernière dimension de « chair du monde » permet d'anticiper ce qui constitue l'un des thèmes centraux de la troisième partie qui vise à développer la notion de « chair du langage » (pp. 187-221). Après la mise à l'épreuve de la pertinence de la référence merleau-pontienne, l'approche est « analytique et théorique » (p. 187). Il s'agit de fonder théoriquement l'œuvre d'art comme « nœud de significations vivantes » (Merleau-Ponty, cité pp. 187-188). La fonction poétique du langage littéraire participe du retour aux choses mêmes prôné par la phénoménologie, la langue construisant en même temps la pensée et le monde. Cette conception trouve des échos aussi bien dans certains textes de Marguerite Duras que chez l'anthropologue Marcel Jousse. La thèse est étayée d'abord par la considération de la manière dont l'expérience charnelle rejaillit sur celle du mouvement de l'écriture elle-même et sur la « réflexivité de l'acte littéraire » (p. 203), ce qui est montré à partir d'extraits de *La Nausée* de Jean-Paul Sartre (où le mouvement d'écriture devient questionné dans son opacité charnelle), et de *L'Herbe* de Claude Simon (son interrogation sur un langage pur). Elle l'est ensuite par une reprise des différentes formes de réflexivité de l'acte littéraire, d'Albert Camus au nouveau roman. On va ainsi d'une « apparition de la réflexivité de l'écriture » à son inscription « au sein même de l'acte littéraire » (p. 205) chez Alain Robbe-Grillet, ce qui engendre une rupture avec la philosophie réflexive, faisait écho à une manière dont la littérature devient chez Maurice Merleau-Ponty « vision » (p. 214) et non plus réflexion. Les romans pourraient être alors « autant de traductions rhétoriques d'une émotivité silencieuse du monde transmise par le corps, en réactions aux expressions instituées véhiculant une perception déterminée » (p. 217), lignes de réflexion qu'approchent certains textes de Nathalie Sarraute.
- 6 Ce va-et-vient au sein des textes comme des théories de la littérature et de la philosophie mis en pratique dans cette partie ouvre logiquement sur la quatrième partie (pp. 223-248) qui tire les conséquences des analyses précédentes pour mettre en œuvre l'apport de Maurice Merleau-Ponty à un « décroisement des champs littéraires et philosophiques au profit d'une approche rhétorico-philosophique des discours dans leur globalité » (p. 223). Ces conséquences sont abordées au travers de l'analyse de l'apport des travaux de Maurice Merleau-Ponty dans le champ linguistique et rhétorique lui-même. Ces apports sont envisagés notamment quant à la question de la genèse du sens au sein d'une « texture langagière historiquement située » (p. 228) et jamais achevée. Le point essentiel pour marquer l'apport de la phénoménologie est ici l'idée de situation, lieu de convergence des analyses phénoménologiques et marxistes.

À terme, les rapports signifié-signifiant-référent sont ainsi repris et leur indissociabilité affirmée dans la mesure où « le sens est le mouvement total de la parole et c'est pourquoi notre pensée traîne dans le langage » (Merleau-Ponty, cité p. 231). Le rapport entre *parole parlée* et *parole parlante* est lui aussi réinterrogé comme écart entre préconstruit et production, déterritorialisation par rapport à un agencement énonciatif. Enfin, la motivation émotive dans le signe au sein d'un « langage émotionné » (p. 243) débouche sur ce lien du *logos* et du *pathos* rejoint des préoccupations sémiotiques et rhétoriques contemporaines. Les différentes analyses de ce chapitre ouvrent sur un champ nouveau, celui d'une « analyse critique des émotions en tant qu'elles sont sémiotisées de [plusieurs] manières » (p. 254).

- 7 Au terme de la lecture, ce qui se dévoile, au-delà de l'opposition initiale entre roman existentialiste et nouveau roman, est un champ littéraire spécifique, d'une « littérature de et sur la conscience » (p. 255) allant des années 1920 aux années 1980, de Marcel Proust à Jean-Marie Gustave Le Clézio. Au sein de ce champ, les oppositions entre mouvements peuvent être analysées de manière nuancée, dans une approche interdisciplinaire, notamment à travers la notion de « chair du langage » dont on a vu plus haut les enjeux.
- 8 On voit donc l'intérêt d'ensemble de cet ouvrage dans son contenu, ses enjeux et sa méthode. La conjonction de deux écoles opposées par une matrice théorique commune à la fois structurée et ouverte permet le dépassement d'oppositions convenues au profit d'une articulation plus fine au sein d'un même champ élargi aussi bien en amont qu'en aval. L'interdisciplinarité, ici revendiquée, est mise en pratique notamment dans la circulation entre l'analyse des œuvres à même les textes et les courants théoriques (l'analyse jouant contre ce que ces derniers peuvent avoir de rigides et venant les nourrir comme les déplacer). Le livre est également une excellente introduction à la philosophie du langage de Maurice Merleau-Ponty dans sa spécificité et sa fécondité. Le recours à ce dernier est légitime et la différence de sa pensée d'avec celle de Jean-Paul Sartre est analysée de manière fine même si elle pourrait être discutée dans quelques détails. Enfin, le référent phénoménologique n'est pas fermé sur lui-même mais mis en dialogue aussi bien avec d'autres disciplines qu'avec d'autres courants théoriques. Il va sans dire que le lecteur ne peut qu'être en attente des perspectives théoriques et méthodologiques esquissées par l'auteur.

AUTEURS

LAURENT HUSSON

Écritures, université de Lorraine, F-57000
laurent.husson[at]univ-lorraine.fr